

accents à déconcerter les plus impassibles :

—Attachez-moi! criait-il.

On l'attacha, solide.

—Enfermez-moi!

On l'enferma.

—Barricadez!

On barricada.

On entassa devant la porte du cabanon tout ce qu'on put y traîner de chaînes, de lourdes amarres, et de barres d'aspect.

On y roula même une grosse ancre et un canon.

L'argumène hurlait toujours.

Durant trois jours et trois nuits on l'entendit se débattre et tressauter dans des accès furieux, se frappant la tête contre les parois de son cachot, luttant avec des cris de bêtes qu'on égorge, refusant toute nourriture et ne s'arrêtant pendant quelques minutes que pour reprendre haleine et recommencer de plus belle.

L'équipage — qui ne l'aimait guère, cela se conçoit — pris, du reste, de terreur superstitieuse, l'abandonna à son sort.

Le matin du troisième jour, on n'entendit plus rien.

Mais une puanteur nauséabonde, d'horribles émanations de chair grillée, qui venaient du cabanon où l'on avait enfermé le sacripant, se répandirent dans le navire.

C'était suffocant.

Les plus hardis ouvrirent la porte et reculèrent devant le corps du malheureux matelot, affaissé comme une loque informe, couleur de charbon et calciné jusqu'aux os, aussi répugnant à la vue qu'à l'odorat.

Le diable avait fait son œuvre, conclut l'arrimeur. Après s'être emparé de l'âme du blasphémateur, il n'avait laissé de lui qu'un paquet de cendres et de débris repoussants.

—Parlez-vous sérieusement? fit mon père.

—Sur mon âme! répondit l'arrimeur.

—Un beau cas de "delirium tremens" et de combustion spontanée! fit notre médecin de famille, qui se trouvait présent.

Je n'eus la clef du mystère que lorsque mes études m'eurent appris

ce que c'est que le "delirium tremens" et la combustion spontanée.

De ce dernier phénomène, je viens de raconter peut-être l'unique exemple qui ait jamais été constaté en Amérique.

Celui qui en fut la victime, je l'ai vu. Je ne l'ai vu qu'une minute, et il y de cela plus de soixante ans; mais le souvenir de la terrible vision n'est pas encore près de s'effacer de mon esprit.

Louis Fréchette.



M. HERVE des Aubépins, ancien capitaine aux zouaves pontificaux, s'était retiré dans ses terres, après l'année terrible, et s'y laissait exister dans la plus paisible retraite avec sa pupille, Eveline d'Aubley, une ravissante fillette d'une douzaine d'années aux yeux bleu de pervenche, aux lèvres de pourpre, aux cheveux ensoleillés.

Eveline était tout pour Hervé, comme Hervé était tout pour Eveline.

Seuls au monde, sans famille, ces deux êtres, si différents d'âge et de caractère, vivaient en véritables ermites au gentil castel des Aubépins, à Vaux-sur-Aubigny, à quelques kilomètres de Langres, dont on apercevait au loin l'imposante silhouette se profilant sur le ciel d'azur.

Dans les longues promenades que tous deux faisaient ensemble, la fillette gardait souvent le regard attaché sur ce point lumineux, sur cette ville aux blanches murailles, comme si, de là-bas, elle attendait pour l'avenir quelque heureux présage.

—Eveline, pensait Hervé, s'ennuie, s'étirole. La compagnie d'un vieux grognard comme moi lui devient pénible. Pourquoi diable notre retraite est-elle si éloignée de toute autre habitation?

Sur ces entrefaites, Hervé reçut une lettre d'un ancien camarade d'armes qui lui recommandait instamment son petit-fils, Georges Vernier, de quelques années plus âgé qu'Eveline. M. des Aubépins, par les hau-

tes relations qu'il avait conservées dans l'armée, pourrait être de la plus grande utilité à Georges, qui se destinait à la médecine militaire.

Hervé se mit avec empressement à la disposition de son ami; et, désireux d'être agréable à la fois à lui et à Eveline, invita le capitaine Vernier et Georges à venir passer aux Aubépins les vacances de la Pentecôte.

Le capitaine Vernier et Hervé s'em brassèrent joyeusement, heureux de se retrouver tous deux frais et dispos, après des années de séparation.

On présenta l'un à l'autre Georges et Eveline et on leur permit de s'ébattre à leur gré dans la campagne et dans le bois, toujours alertes, jamais las, cueillant fleurs et fruits, butinant comme des abeilles.

Ils n'avaient pas tardé à se prendre l'un pour l'autre d'une franche et loyale sympathie, exempte de toute arrière-pensée, mais qui devait laisser en leurs cœurs des traces profondes et indélébiles.

Ces journées passées en commun, familialement, habitaient peu à peu Georges et Eveline à ne plus vivre loin l'un de l'autre. Georges à la veille du départ, songeait:

—Comme ma gentille petite amie va me manquer!

Et Eveline:

—Quel charmant camarade de jeux que le petit-fils du capitaine Vernier! Comme les Aubépins me sembleront tristes sans lui!

Le jour même du départ, au déjeuner qui fut servi aux Vernier avant que la voiture les conduisit à la gare de Langres, par une suprême coquetterie de ménagère, Eveline disposa sur la table une coquette corbeille de cerises, cueillies dans son jardin personnel.

—Monsieur Georges, dit-elle, je viens de les détacher de l'arbre en votre honneur. Ce sont là mes dernières cerises et je sais que vous les adorez.

Georges remercia affectueusement son hôtesse de cette gentille attention. Mais pendant tout le repas une pensée triste le hanta:

—Les dernières cerises! se répétait-il à lui-même. Pourquoi les dernières? Ne lui serait-il plus permis de